

Angel Crespo

La forêt transparente

poèmes choisis et traduits par Didier Coste

Angel Crespo est né à Ciudad Real, dans la Manche, en 1926. Il vit à Madrid où il a dirigé plusieurs revues de poésie, traduit Pessoa, et publié sa foisonnante œuvre poétique.

ODE VI (2^e LIVRE)

Bref don de la forme, répété mais
jamais identique ;
beauté par elle-même démentie
et toujours belle ;
aurore entre la nuit et le matin,
lumière toujours jeune
du noir à l'azur, du violet aussi
au jaune,
et du vert et du mauve à la blancheur
et à ses leurres ;
le non est oui, la négation s'affirme
toujours dans l'éternelle
forme changeante, distance inchangée
de ce qui fuit ;
bref don poursuivi, et que jamais nulle
forme n'atteint
— et sans lequel nulle forme possible.

THÉOPHANIE 1

L'obscurité
se change pour moi,
le temps qu'elle m'éclaire,
en dieu.

C'est moi qui la change
en clarté, ou bien c'est elle qui en lumière
se transmue — et moi, qu'y puis-je ? —
et c'est un dieu qui n'a pas de nom
pas encore
le temps qu'elle n'est ni claire ni obscure,
mais c'est alors qu'elle est un dieu
plus encore : ni lumière ni obscurité.

Non, je ne puis moi-même
frapper l'obscurité avec l'obscur
pour l'éclairer. — C'est elle
qui me frappe les yeux
pour se transformer en lumière : et je vois un dieu.

Quel nom porte-t-il ? Ils sont tous
faux — les noms —, chacun
en veut un pour s'y cacher
comme la lumière
dans l'obscur ;
ils ne veulent pas
être en nous ce qu'ils sont.

Nous leur donnons
des noms — nous imaginons
des noms pour les dieux —, moi je leur donne
un nom — mais la lumière n'a d'autre nom
que d'obscurité ;
nom ténèbre, nom aveuglement
un nom, les dieux n'en ont pas
car ils sont la lumière.

Et moi, quand s'éteint
l'obscurité qui devient lumière
à l'intérieur de mes yeux,
je les ferme, ne voulant pas
qu'elle en sorte et m'oblige
à l'appeler du nom d'un dieu
— qui serait faux.

THÉOPHANIE 9

Mon unique lumière demeure dans la pierre
enterrée comme un or en fleur
dans le giron maternel, comme
le papillon gît
dans l'obscur chrysalide
— et il est lui-même le soleil
errant d'un instant —,
ou la rumeur de son frôlement parmi les pierres.

Elle habite la pierre, vit en elle
toute, comme mon poème était
dans tous mes feux intérieurs
— et ils sont eux un autre soleil,
qui n'est pas d'un instant.
Mais moi, j'appelle ma lumière
cette lumière que je ne possède pas encore
comme les dieux quand ils frôlent
cette pierre de leurs mains.

THÉOPHANIE 14

Quand si dense devient l'obscurité
que même d'obscur elle perd le nom,
et que les troncs désormais, et les arbres
fruitiers, les oiseaux, les eaux mélodieuses
sont taillés dans le pur bloc de l'obscur ;
et que la voix trace de longs chemins,
d'ombre non, car bien plus sombres, alors
commence la chute vertigineuse
— conscience alors sans ouïe ni toucher —
vers la lumière, et ce sont
des yeux de claires ténèbres
qui attendent de l'autre côté et commencent,
d'être si fort allumés, à s'éteindre.

NUIT COMPLÈTE

Est-ce la lumière qui fuit
ou bien l'obscurité, la noire
poudre, qui tombe dans le soir
qui s'accumule sur les vitres
de l'air, minces et diaphanes,
et qui petit à petit fane
ce qui était bleu éclatant
en noirceur d'une plainte obscure ?

Est-bien la lumière, lasse
qui s'enroule sur elle-même
tel un escargot dans sa crainte
que la sécheresse n'arrive
des derniers confins de la terre,
ou que ne s'abatte la grêle
menaçant la région des eaux
où l'air fragile s'inaugure ?

Est-ce la lumière qui sombre,
ou la ténèbre qui surgit,
je ne sais si la vie se cache,
ou si c'est la mort, cette nuit
qui tombant me fait tressaillir :
cette nuit si opposée qu'elle
n'est plus du jour l'autre moitié
ou de ne l'être prend figure.

SANS LE VOULOIR

Sans le vouloir,
sans rencontrer une brume oubliuse
qui m'égare dans mon présent,
dont je ne me souviens pas
car la lumière est excessive ;

sans le vouloir
sans désapprendre cette musique
lointaine — ni parvenir
dans le jour brumeux
à écouter le silence plein d'ailes.

Sans le vouloir
— vous ne voulez jamais, et je ne veux —,
nous allons propulsés par des rames
d'un bois que ne consume pas
le feu qui nous brûle.

Sans le vouloir,
nous nous dirigeons vers une fin
qui nous attend indifférente
— n'étant pas chasseresse — au fond des vagues
sans sel et sans embruns.

Sans le vouloir,
j'ignore s'il est possible
de recouvrer l'ici que j'ignore,
ou bien, aveugle et en silence,
de me plonger dans le fleuve
qui me refuse à vous,
sans le vouloir.

ODE III (1^{er} LIVRE)

Parmi de grandes négations j'écris,
Grandes comme la sveltesse d'un amour,
non comme des tours ou des montagnes
qui sont vouées à tomber un jour.

J'écris sous la menace
d'une lumière qui consume le feu
comme une frondaison, comme le feu
noircit le vert de l'arbre ;

et je continue, pour qu'elle me sache
prêt tout entier à ses caresses
destructrices, qui doivent sauver
ma flamme de la flamme.

Je me donne ainsi — presque en chantant —
à cet amour qui me nie
et qui est svelte comme les déesses
après qu'elles ont aimé.

UN CHEMIN

Je sais qu'un chemin va devant moi s'ouvrant
parmi les plaines et les montagnes
invisibles de l'air.
Des arbres insongés le bordent
et lui donnent de l'ombre. Je l'ai voulu
et je sens que le courage me manque
pour être son pèlerin, car, jusqu'à quelle Rome
pourrait-il m'élever, à quel pays chéri
par-delà le désir ?

Près du chemin coule une rivière
et l'eau déjà m'arrive
à la poitrine : elle est transparente
et létale pourtant. Et moi, je pourrais
tant qu'il en est temps encore
gagner la rive et prendre
le chemin que j'ai peut-être moi-même ouvert.

Par monts et par vaux
— parmi les plaines de l'air —
je vois, parmi les nuées et les oiseaux,
longeant des abîmes de lumière,
ce chemin que les dieux se refusent,
pour me l'offrir.